

## CE DIEU QU'ON REFUSE DE CONNAITRE

Nous avons donc réussi à enclaver la connaissance de Dieu, pour mieux exclure Dieu. Ce qu'il dit, ce qu'il fait, est exclu du possible, du réel, du tangible. Et comment? En confinant la connaissance — toute la connaissance — aux tiroirs intellectuels que sont l'introspection (la philosophie), la croyance (c'est-à-dire les mythes et la religion) et l'expérimentation (c'est-à-dire la science).

Si les philosophes et les scientifiques n'ont pu trouver Dieu par leur philosophie ou leur science, je puis donc, pense le sceptique, rejeter de ma pensée toute idée de Dieu. Georges Brassens aurait déduit de sa lecture de Jean Rostand que Dieu n'existe pas: «*Par la lecture, la réflexion, par les travaux de gens comme Jean Rostand, j'ai acquis la conviction intime de l'inexistence de Dieu [...] Jean Rostand n'était quand même pas un c...!*» (Nouvelles Littéraires No. 2811, 5/11/81).

Alors, que reste-t-il? il reste "*la religion*". C'est-à-dire un produit de l'ignorance et de l'obscurantisme.

Et qui a envie de passer pour un idiot? Qui veut délibérément se placer dans le camp de ceux qui dénie l'importance de la raison et de la réflexion?

Qui ne choisirait de passer pour intelligent? Il suffit de se dire athée, de sourire avec ironie de ces croyances naïves en un jugement à venir, en un paradis, en un Dieu tout-puissant et saint.

Nous voici donc rassurés. Rassurés que ce "Dieu" des chrétiens peut, comme tous les autres dieux de l'univers, être confiné à ces trois sources de la connaissance. Nos philosophes et nos hommes de science (pas tous, bien sûr, mais quand parle-t-on des hommes de science qui croient en Dieu?) ont fait comme ces peuples voisins d'Israël: l'Éternel n'était que le Dieu d'un lieu, d'un mont, d'une ville, d'un peuple (cf. Ésaïe 10:11ss.). Si Dieu ne peut être objet d'observation et d'expérimentation scientifiques, si son existence ne peut être posée en termes de vérification expérimentale, il en ressort, pense-t-on alors, qu'il ne peut exister. Peut-être est-il alors, simplement, un produit de l'introspection ou de la conscience; le fruit d'une imagination débridée ou le subterfuge de prêtres mal intentionnés, ou bien le "Dieu" d'un mythe, un dieu de légende analysable et psychanalyzable?

Que disent, en somme, nos maîtres à penser chargés de notre "éducation" intellectuelle? Quelle foi veulent, en somme, nous inculquer nos philosophes, psychologues, sociologues, etc. chargés, pensent-ils, de bâtir la société de demain? Que la certitude chrétienne quant à la réalité du Dieu d'Israël, du Dieu de Jésus, du Dieu des apôtres et des premiers chrétiens, doit bien provenir de l'introspection ou de la croyance si la science ne peut l'expliquer (et par "croyance" il faut entendre ignorance).

Les premiers disciples ont cru que Jésus était sorti vivant du tombeau? Facile à comprendre! Il suffit d'attribuer cette "croyance" à l'introspection. Ces gens espéraient tellement en la résurrection que celle-ci s'imposa, non dans la réalité, mais dans les discours et dans les écrits. La fiction devint réalité par le miracle de la parole transmise, puis par la ferveur de la liturgie. Ils ont cru que Jésus était le Fils de Dieu. Mais, encore plus simple! C'est leur ignorance qui a interprété les faits dans ce sens. S'ils avaient eu la chance d'étudier la sociologie, les apôtres auraient bien compris que Jésus n'était qu'un homme comme les autres!

Qu'il est difficile de se contenter des faits lorsque ceux-ci ne s'harmonisent pas avec la méthode choisie (béhaviorisme ou psychanalyse, par exemple). Il suffit de traiter les témoins de ces faits comme autant d'objets qu'on soumet à l'expérience passive et dont on pose les propos en termes de vérification expérimentale. De même qu'en certains tribunaux lors de certaines affaires, le simple témoignage des faits est parfois gênant. Les tribunaux de l'athéisme militant préfèrent ne pas tenir compte de ces témoins gênants que sont les prophètes et les apôtres.

Et pourtant, qu'un "Dieu", qu'un être de l'au-delà du perceptible fasse connaître aux hommes son existence et sa volonté, l'histoire ne pourra qu'en rendre compte. Et sans le témoignage des hommes, l'histoire serait une impossibilité. Car nous connaissons les événements du passé par le truchement des témoignages humains et par les monuments commémoratifs qui rappellent ces événements. Les "monuments" de l'histoire peuvent être des objets ou des fêtes qui d'année en année, de siècle en siècle, rappellent l'événement initial. Les témoignages peuvent être transmis de bouche à oreille ou fixés par écrit.

Or, les témoignages aux interventions de Dieu et les monuments qui commémorent ces interventions semblent compter "pour du beurre" pour nos contemporains. Et pourquoi? Parce que ces témoignages et ces "monuments" n'entrent dans aucun des trois tiroirs où se trouve enfermée de nos jours, la connaissance: la philosophie, la science, la "croyance" (c'est-à-dire le mythe ou la fable).

Comment nos contemporains, ceux-là même qui refusent les fondements de l'histoire, comment savent-ils qu'un Napoléon finit ses jours à

Sainte-Hélène ou qu'un Auguste devint empereur? Par l'introspection? La science? La "croyance" (le mythe!)?

Car aucun des trois " tiroirs " n'explique cette connaissance toute simple des événements qui n'ont d'autre vertu que d'avoir eu lieu! Aucun de ces " tiroirs " ne fait suffisamment justice à l'histoire. D'où le mépris du passé chez tant de nos contemporains... d'où leur méconnaissance de l'histoire!

L'Éternel a parlé sur le Sinaï; il a donné une loi et des fêtes; il a fait des promesses; il a établi une alliance; il a donné le pain et l'eau dans le désert; il a parlé aux prophètes de ce qui adviendrait « *dans la suite des temps* »; il a guéri, relevé, ressuscité, parlé en Jésus... Tout cela n'est-il que du " mythe " (certains disent " croyance ") parce qu'il n'est pas ici question de philosophie ou de science?

Que dirons-nous de ces événements, de ceux et de celles qui les rapportent? Que dirons-nous de ces événements auxquels se réfèrent aussi les monuments commémoratifs que sont les fêtes juives? Nous avons un 14 juillet pour commémorer la prise de la Bastille. Ils ont la Pâque qui commémore, chaque année, depuis plus de trois mille ans, la délivrance d'Égypte.

Que dirons-nous de ces événements qui ont trait à Jésus? Car, pour Luc, écrire le récit de la vie et des enseignements de ce Jésus, cela ne pouvait être que le résultat d'une enquête minutieuse auprès des témoins:

*« Puisque plusieurs ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, tels que nous les ont transmis ceux qui, dès le commencement en ont été les témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la parole, il m'a semblé bon à moi aussi, après avoir tout recherché exactement depuis les origines, de te l'exposer par écrit d'une manière suivie, excellent Théophile, afin que tu reconnaisse la certitude des enseignements que tu as reçus. »* (Luc 1:1-4)

Et pour Jean le témoignage à Jésus est bien, tout d'abord, un **témoignage**; le récit de ce qu'il a vu et entendu:

*« Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de Dieu [...] Ce que nous avons vu et entendu nous vous l'annonçons... »*

(1 Jean 1:1, 3)

Ces disciples **croyaient** en Jésus, mais leur " croyance " était-elle une croyance au sens que revêt ce terme de nos jours (c'est-à-dire le produit de l'ignorance ou de l'imagination)?

Nous sommes des menteurs si Jésus n'est pas ressuscité! Voilà, en somme, ce que dit l'apôtre Paul:

*«Et si Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vaine, et votre foi aussi est vaine. Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité le Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent pas.»*

(1 Corinthiens 15:14, 15)

Nous pouvons supposer (à tort) que la stupidité et l'ignorance caractérisaient les premiers disciples du Christ, les premières communautés chrétiennes. Mais pouvons-nous, sans preuves, les accuser de mensonge? Car une chose est certaine: ces gens pétris de la crainte de Dieu au point de n'oser prononcer son nom, ces gens n'ont pas bâti leur religion sur un faux témoignage, un blasphème. Car c'eût été un véritable blasphème pour les apôtres de parler en tant que témoins, en tant que prophètes, d'un Christ qui n'aurait pas dit ce qu'il a dit; n'aurait pas fait ce qu'il a, selon eux, fait; ne serait pas ressuscité. Nous ne connaissons rien des moeurs de ce temps et de ces Juifs si nous nous imaginons qu'ils pouvaient être d'aussi fieffés menteurs!

Ce ne sont pas uniquement les athées qui veulent nier l'objectivité historique du récit biblique. Les théologiens les plus en vue sont généralement de la même opinion. Ces théologiens s'expliqueront en disant, par exemple, que la valeur du christianisme ne réside pas dans l'objectivité historique du Nouveau Testament, mais qu'il faut plutôt la chercher, cette valeur, dans le genre de vie engendré par le christianisme (c'est l'avis de Bultman et John Macquarrie). Ainsi, la résurrection historique de Jésus n'importe plus; le miracle, c'est plutôt que les chrétiens aient cru à la résurrection (et non qu'elle ait eu lieu).

Pour justifier cette négation de l'objectivité historique du récit biblique, d'autres théologiens font reposer la véracité du christianisme sur l'expérience que chacun peut avoir de Dieu. Ainsi, pour Martin Buber ou Emil Brunner, c'est diminuer Dieu que de parler d'objectivité historique, d'évidences ou de preuves en faveur du christianisme. Cette connaissance de Dieu qui a sa source dans l'expérience de chacun fait dire à certains croyants ceci: "Je sais que Dieu existe et qu'il agit parce que je le sens, parce que je le ~~peux~~ parce que je l'adore."

### **Ce Dieu qui est entré dans l'histoire**

C'est la Bible qui rapporte que Dieu est entré dans l'histoire des hommes. Peut-on vraiment se fier à ce livre?

Il faut dire, tout d'abord, que la formation des écrits bibliques est d'une nature particulière. A cet égard, aucun autre livre ne lui ressemble.

Qu'est-ce que l'Ancien Testament? C'est deux mille années de rapports entre un peuple, une nation, et le Dieu créateur de l'univers. Pour

beaucoup d'incrédules c'est précisément cette place unique qu'occupe Israël qui est un obstacle majeur à la croyance au Dieu d'Israël. Et pourtant, c'est précisément cette place unique d'Israël qui constitue le fondement de l'objectivité historique des Écritures. L'Ancien Testament, c'est deux mille années de révélations, de preuves, d'interventions, de prophéties, d'avertissements, pour tout un peuple. Deux mille années de l'histoire de tout un peuple. Des siècles qui modèlent cette histoire, l'explicitent, la rendent intelligible et possible pour ceux qui doivent en prendre connaissance. Voilà pourquoi le prophète Ésaïe dit qu'Israël est le témoin vivant de Dieu :

«Écoute maintenant, Jacob, mon serviteur! Israël, que j'ai choisi!  
[...] Vous êtes mes témoins: Y a-t-il un autre Dieu en dehors de moi?»  
(Ésaïe 44:1, 8)

Les théologiens n'ont pas assez pris en considération la transition progressive entre le judaïsme et le christianisme primitif, et ce que cette transition implique dans notre compréhension de la foi chrétienne et du Nouveau Testament. Toute apologétique chrétienne doit tenir compte de l'affirmation centrale du Christ: «*Le salut vient des Juifs*» (Jean 4:22). Le christianisme n'a pas surgi d'un néant religieux, moral ou philosophique. La foi chrétienne ne repose pas uniquement sur le Jésus historique, mais aussi sur l'Israël historique d'où fut issu le Christ. Jésus est né en Israël pour parler à Israël. Ses apôtres sont d'Israël et s'adressent d'abord à Israël. Son Église est fondée en Israël, le jour d'une fête juive, à Jérusalem, composée d'abord de trois mille Juifs (Actes 2).

### **Ce Dieu du témoignage apostolique**

L'Israël des prophètes et de la Loi est garante de l'authenticité du témoignage apostolique.

La psychologie du Juif pieux qui vit à l'époque de Jésus interdit tout scepticisme à l'encontre du témoignage que rendent à Jésus ses premiers disciples. Cette psychologie est ancrée dans la crainte d'un Dieu sévère et dans la sévérité d'une loi qui condamne fondamentalement le faux témoignage (Exode 20:16; 23:1; Deutéronome 19:21). Dans le dernier texte cité, nous constatons que le témoignage est fondamental à l'application de la justice en Israël, fondamental aussi à l'application du fameux principe «*oeil pour oeil, dent pour dent...*» (qui n'est pas, comme certains l'ont pensé, une autorisation à la réalisation personnelle mais l'établissement du principe fondamental qu'un homme doit être châtié en fonction de sa faute.)

N'oublions pas, dans l'antiquité et même chez les peuples dits primitifs, l'importance de la parole donnée ou reçue qui fait souvent office de document officiel et d'engagement. Notre laxisme en cette matière nous fait déprécier l'attitude foncièrement honnête des témoins du Christ. Nous ne voyons pas, même chez Judas qui trahit Jésus, qu'il y ait eu faux témoi-

gnage de sa part concernant Jésus. Et ceux qui veulent à tout prix condamner Jésus doivent avoir recours à un stratagème exceptionnel qui consiste à faire appel à de faux témoins. Et encore, il fut difficile d'en trouver:

«Les principaux sacrificateurs et tout le sanhédrin cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus, pour le faire mourir. Mais il n'en trouvèrent pas, quoique plusieurs faux témoins se soient présentés. Enfin il en vint deux...» (Matthieu 26:59, 60)

Il est clair que le Nouveau Testament remonte, pour l'essentiel, au temps des apôtres. Les manuscrits sont là pour l'attester, tant par leur nombre que par leur ancienneté. Il est clair que ce Nouveau Testament ne comporte pas les caractéristiques d'un mythe et que de toute façon il faut plusieurs siècles à la formation d'un mythe (alors que nous possédons maintenant des manuscrits du Nouveau Testament qui remontent à la fin du premier siècle et à la première moitié du IIe siècle). Par conséquent, le sceptique ne peut émettre un doute sur la véracité du témoignage évangélique si ce n'est en jetant un doute sur l'intégrité des apôtres et des premiers témoins du Christ. Et il est clair, enfin, que si les apôtres ont altéré les faits, nous ne pouvons plus accorder aucune crédibilité au Nouveau Testament. Un théologien tel que Reinhold Niebuhr envisage sérieusement la possibilité que les auteurs des Évangiles aient altéré les faits et cela ne semble pas l'inquiéter le moins du monde. Même s'ils ont affirmé que le tombeau était vide alors que Jésus s'y trouvait toujours, nous ne devrions pas nous alarmer pour autant! (*R. Niebuhr, "Faith and History", London, Nisbet 1949 page 160*). Le *sentiment* que Christ ressuscita, le sens d'une *communion mystique* avec le Christ "ressuscité" constituent, pour ce théologien, le "miracle" de la résurrection. Dans ces conditions, demande le philosophe agnostique Ronald Hepburn (de l'université d'Édimbourg), comment peut-on avoir la certitude que le "sentiment" des apôtres ne fut pas un leurre? (*Ronald Hepburn, "Christianity and paradox" Pegasus, New York 1966, page 99*).

Quant à Hepburn il conteste lui-même l'historicité des Évangiles en disant simplement ceci: «l'honnêteté des rédacteurs des Évangiles est assumée et non démontrée...» (ibid. page 99). Je demande au philosophe, tout simplement de me dire quand il en fut autrement? Quand, dans l'histoire des hommes, dut-on exiger des témoins qu'ils fassent tout d'abord la preuve de la véracité de leur témoignage pour que celui-ci soit pris en compte? Une telle exigence signifie en fait que le témoignage humain est nul puisqu'il doit être, à priori, corroboré par autre chose. A quoi serviraient les témoignages humains si leur véracité devait être confirmée par autre chose? Et si le témoin est entendu à priori avec suspicion, sur quoi baserons-nous la plus élémentaire justice (puisque'il

faut des témoins pour inculper un homme)? Sur quoi baserons-nous la plupart des rapports humains si chacun doit d'abord prouver qu'il dit vrai chaque fois qu'il témoigne d'un fait ou d'un événement? Lorsque dix ou quinze témoins concordent pour confirmer la culpabilité d'un accusé, doit-on exiger de chacun de ces témoins une preuve que ce dont il témoigne n'est pas un mensonge? Il est clair que cela est impossible à moins de supposer que le témoignage soit quelque chose de prémédité.

Ainsi lorsque Paul dit avoir vu le Christ ressuscité, et qu'il lie sa conversion à cet événement, avons-nous le droit, moralement parlant, d'exiger de lui une preuve qu'il ne ment pas? Or, qu'exigent les critiques modernes de la part de la première génération de chrétiens, sinon la même chose: la preuve que leur parole ne peut être mise en doute. Je dis que ces critiques, que les gens qui exigent une telle chose, sont moralement et intellectuellement malhonnêtes et que c'est sur le sable de cette malhonnêteté que reposent leurs doutes.

*«Ce n'est pas, en effet, en suivant des fables habilement conçues que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, mais parce que nous avons vu sa majesté de nos propres yeux; car il a reçu honneur et gloire de Dieu le Père, quand la gloire pleine de majesté lui fit entendre cette voix: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, objet de mon affection. Nous avons entendu cette voix venant du ciel, et nous étions avec lui sur la sainte montagne.»*

(2 Pierre 1:16-18)



Y.O.